

Académie des sciences morales et politiques

Funérailles de M. Frédéric Passy

Le vendredi 14 juin 1912

Discours de M. Louis Renault, président de l'Académie

Messieurs,

Dans sa séance du 18 mai dernier, l'Académie des sciences morales et politiques exprimait ses regrets de ne pas voir son vénéré doyen à sa place accoutumée ; son président rappelait les services qu'au cours de sa longue carrière il n'avait cessé de rendre aux sciences mêmes auxquelles elle est consacrée, et lui adressait tous ses vœux à l'occasion de ses quatre-vingt-dix ans. L'Académie s'associait aux paroles de son président et chargeait son bureau de se rendre auprès de M. Frédéric Passy, dès que celui-ci pourrait le recevoir, afin de lui exprimer toutes les sympathies de ses confrères.

La date du 20 mai 1912 n'était pas seulement célébrée à l'Institut dans l'intimité, elle l'était avec éclat par diverses sociétés justement fières et reconnaissantes d'avoir eu M. Passy comme président et comme membre assidu pendant de très longues années. Les Français n'étaient pas les seuls à prendre part à ces manifestations ; les représentants de nombreuses sociétés étrangères sont venus y joindre leurs respects émus. Il s'est élevé ainsi un concert unanime de louanges en l'honneur d'un homme sans situation officielle, n'ayant gagné l'admiration et l'estime de tous que par son caractère, son dévouement désintéressé à de nobles causes. Je pense qu'il n'y a pas eu, pour M. Passy, uniquement une légitime satisfaction d'amour-propre dans tous ces hommages, mais qu'il a vu dans ces manifestations de sympathie la preuve que les efforts de toute sa vie n'avaient pas été vains, que la bonne parole que, pendant tant d'années, il avait semée avec une ardeur inlassable, n'avait pas été dispersée à tous les vents, qu'elle avait germé dans de nombreux esprits et qu'il avait ainsi contribué à développer les sentiments de justice, de liberté et de paix qui lui tenaient tant à cœur. Il ne pouvait désirer de meilleure récompense.

Nous avons pu un moment presque espérer que la robuste constitution de notre confrère lui permettrait de triompher de la crise qui l'avait si fort éprouvé, que nous aurions le grand plaisir de le voir reprendre les habitudes académiques qui lui étaient chères. Hélas ! nous n'avons pas même pu lui rendre la visite annoncée par nous. C'est au lendemain de cette espèce d'apothéose, ou mieux, car le mot l'aurait probablement effarouché, de ces manifestations sympathiques qu'il s'est éteint au milieu des siens, comme un patriarche plein de jours, gardant sa sérénité, voyant venir la fin sans crainte parce qu'il était sans reproche. Et nous sommes réunis pour lui adresser un dernier adieu.

Malgré son amour de la simplicité qui se révèle dans les instructions données par lui avec tant de fermeté, il n'a pas eu le courage de nous priver de cette satisfaction et il nous a permis d'exprimer les sentiments que nous fait éprouver sa perte. Je le ferai simplement et brièvement pour me conformer aux intentions de celui dont nous voulons honorer la mémoire.

M. Frédéric Passy était le doyen de notre Académie, aux travaux de laquelle il a pris jusqu'à la fin une part active : même au cours de sa maladie, il s'en préoccupait et veillait à ce que son absence ne fût pas une cause de retard préjudiciable. Son rôle scientifique sera apprécié dans une circonstance plus appropriée et avec plus de compétence que je ne pourrais le faire. Je tiens seulement à indiquer ce qui est la caractéristique de la carrière qui vient de s'achever. C'est, me semble-t-il, le sentiment du devoir inspirant la conduite privée et la vie publique, la foi agissante qui ne recule devant aucune fatigue, devant aucun obstacle pour prêcher la justice, la paix, la liberté. Il s'est dépeint lui-même en toute sincérité, sans fausse modestie, dans une préface où il s'adresse à Jacques Bonhomme : «

Je suis vieux, très vieux, et je n'ai plus rien à attendre ou à désirer dans le monde. Je n'y ai jamais eu d'ambition, bien que j'aie été à même d'en avoir autant que qui que ce soit ; ou plutôt je n'en ai jamais eu qu'une, toujours la même, celle d'être utile en disant, à mes risques et périls parfois, la vérité. J'ai défendu, par la parole et par la plume, ta liberté, ton or, ton cuivre plutôt, hélas ! ton pain, ton sang et le sang de tes enfants. Je n'en ai pas toujours été récompensé. Je ne crois pas cependant y avoir toujours perdu mon temps et ma peine ; et il y a des gens qui prétendent que mon nom sera un jour béni par toi ou par tes descendants. »

Je ne crois pas pouvoir rien ajouter à ces simples et dignes paroles, si ce n'est que la légitime espérance que leur auteur ne sera pas déçue. Nous garderons fidèlement son souvenir comme celui d'un homme dont la vie peut servir d'exemple et d'encouragement. Nous prions la famille de M. Passy de recevoir l'expression de notre vive sympathie à l'occasion de la grande perte qu'elle fait. Que l'universel respect dont est entouré la mémoire de son chef lui soit une consolation.